

## XYZ. La revue de la nouvelle



### Demain

Diane-Monique Daviau

Numéro 76, hiver 2003

Demain

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3474ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

#### Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

#### ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

#### Citer cet article

Daviau, D.-M. (2003). Demain. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (76), 33–41.

## Demain

Diane-Monique Daviau

— ...

— C'était horrible. Il y avait de l'eau partout. Partout. Je n'avais jamais vu autant d'eau de toute ma vie. Au début... je veux dire quand j'ai « vu » l'eau — d'ailleurs, c'est comme ça que ça commence, brutalement —, j'étais davantage perplexe que... affolée, disons. Je me suis mise à la recherche d'un récipient, je ne sais trop comment, d'ailleurs. J'ai fini par trouver une sorte de passoire, ou plutôt un tamis, enfin quelque chose comme un croisement entre une passoire et un tamis, mais je ne pourrais pas vous décrire l'objet, vous préciser en quoi... ce n'était pas tout à fait un tamis et pas vraiment une passoire non plus. Quelque chose entre les deux, même si ça paraît complètement saugrenu. De toute manière, l'utilisation que je voulais en faire était encore plus farfelue. J'ai pensé qu'en pressant très fort ma main gauche sous le tamis — ou la passoire —, enfin sous cet objet qui avait l'air nul, comme ça, mais qui était mieux que rien, je pourrais en faire une sorte de récipient et vider l'eau... je ne sais pas trop comment dire... recueillir l'eau... Évacuer l'eau ? Comment formuler la chose ? J'ai pensé que je pourrais enlever l'eau, quoi ! Mais l'enlever pour la mettre où ? Même en réussissant, à l'aide de mes deux paumes bien plaquées tout autour de la passoire — ou de ce tamis ridicule —, à recueillir l'eau dans ce récipient improvisé, je ne pouvais pas nous en débarrasser : toute la terre était inondée jusque par-dessus les toits, le monde entier était recouvert d'eau, tout le globe terrestre. Les seules personnes encore en vie nageaient depuis des jours, faisaient la planche pour récupérer un peu, puis se remettaient à nager, mais je les voyais bien s'épuiser de plus en plus, et puis l'eau /

— Et vous, vous nagez aussi ? Que faisiez-vous ?

— Mais non, je ne nageais pas, vous savez bien que je ne sais pas nager, j'ai peur de l'eau et /

— Dans la réalité, vous ne savez pas nager. Mais dans le rêve, vous auriez pu savoir. Vous ne sembliez pas avoir peur de l'eau, en tout cas... Vous avez tout de suite cherché un moyen d'agir contre le fléau. Vous avez plongé, si j'ose dire, vous vous êtes mouillée.

— Mais l'eau continuait à monter, et moi, à la longue, je me suis sentie découragée. J'avais beau en ramasser... comment dire ? en retirer, en cueillir avec mon petit « récipient », je ne pouvais pas la faire disparaître, la mettre ailleurs, en débarrasser la terre, et puis il continuait à pleuvoir à torrents par-dessus tout ça, par-dessus toute cette eau. En hauteur, ça devait bien faire plusieurs kilomètres au-dessus du niveau de la mer, mais il n'y avait plus de mer depuis longtemps, plus de mer nulle part /

— Plus de mer. Plus de mer nulle part.

— Non, plus de mer, plus de terre ferme, rien ! Rien qui /

— Le grand cataclysme !

— ...

— L'eau, c'est dangereux.

— Mais c'était pas juste trois gouttes d'eau !

— Il n'y avait plus de mer nulle part /

— Plus de mer et plus de *terre ferme*.

— Vous avez parlé d'abord de la mer.

— C'est la même chose... S'il n'y a plus de mer, il n'y a plus de terre ferme non plus.

— Le lien est tout de même un peu étrange, vous ne trouvez pas ? Ce n'est pas parce qu'il n'y a plus de mer qu'il n'y a plus de terre ferme. Il me semble plutôt que c'est parce qu'il n'y a plus de terre ferme nulle part qu'il n'y a plus de mer repérable non plus.

— C'est quand même toujours la mer qui l'emporte !

— ...

— S'il n'y a plus de terre visible, rien que de l'eau, forcément la mer est dans toute cette eau, la mer est partout.

— Et ça, c'est terrible.

— ...

— S'il n'y a pas de mer nulle part, c'est terrible. S'il y a de la mer partout, c'est terrible aussi.

— C'est bien ce que je dis : c'est parce que la mer disparaît, à cause du fléau, que la mer se retrouve partout, diluée dans tout.

— Diluée dans toute l'eau — qui est dangereuse.

— Mais oui ! Dangereuse, oui. Non ? On meurt, dans l'eau ! L'humain meurt, dans l'eau.

— ...

— On meurt, dans l'eau.

— ...

— L'humain ne meurt pas, dans l'eau ???

— Je dirais plutôt qu'il naît dans l'eau.

— Ah ! non... pas encore ça ?

— « Ça » quoi ?

— Les grands symboles... et tout et tout !

— Vous croyez qu'on peut en faire l'économie ?

— La « mère-mer », c'est ça ? C'est là qu'on accoste aujourd'hui ? On ne pourrait pas sauter une petite journée et accoster ailleurs — demain ? Faire comme si on était demain — pour une fois ?

— ...

— Les grandes eaux, hein ? « Dans les grandes eaux de ma mère je suis né en février » ? Et quoi encore ? D'ailleurs, c'est un homme qui a écrit ça, un fils, pas une fille... Et je crois que c'était plutôt « en plein hiver ».

— Qu'est-ce qui était plutôt en plein hiver ?

— « Dans les grandes eaux de ma mère je suis né en plein hiver ». Ça rime. Il faut que ça rime. Non ? C'était peut-être des vers non rimés. Je ne sais même plus de qui c'est... Prévert ? Vian ? « Dans les grandes eaux de ma mère je suis né... en février »... Oui, je crois que c'est « en février ». « En plein hiver », c'est plutôt ma mère qui est morte. Quoique... c'était aussi en février.

— Votre mère n'est pas morte, Marie Céleste.

— C'est tout comme.

— Votre mère est disparue, rien ne dit qu'elle est morte.

— Pour moi, c'est tout comme.

— Elle est disparue en hiver, en plein hiver, une nuit de février 1976.

— Vous avez plus de mémoire que moi !

— Vous avez une excellente mémoire, Marie Céleste. On pourrait même dire que vous avez une mémoire terrible. Terrifiante, terrifiante de précision. Il n'y a pas grand-chose qui lui a échappé, vous ne croyez pas ? Elle vous en donne, du fil à retordre, cette mémoire-là. Elle est comme un *pitbull*, elle a planté ses crocs et... et elle ne lâche pas le morceau.

— ...

— C'est la première fois que vous dites de votre mère qu'elle est morte.

— ...

— Non seulement rien n'indique qu'elle est morte, votre mère, mais il serait logique de penser qu'une femme qui quitte son mari et ses enfants en pleine nuit, en plein hiver, comme ça, sans prévenir, puisse réapparaître sans prévenir, comme ça, du jour au lendemain. Demain, votre mère pourrait se trouver devant vous, Marie Céleste.

— C'est ce que ma sœur dit depuis toujours : « Cesse de te tourmenter, Marie. Profite de la vie que tu as en ce moment, profite des bons côtés d'une vie sans mère... Une femme qui s'en va si subitement peut revenir tout aussi subitement. Demain, tu auras peut-être une mère sur le dos ! » Sauf que ça fait treize ans que ça dure et il n'y a jamais de « demain ». Comme quand elle s'est volatilisée : elle a dit « demain matin, je vous ferai du bon chocolat chaud et des crêpes », elle a dit « demain, on ira glisser à la montagne », elle a dit « demain, je vous raconterai *La Belle au bois dormant* », elle a dit « dormez bien, mes chatons, je vous aime, à demain ». Et il n'y a jamais eu de « demain ».

— ...

— Quand je pense...

— Oui ?

— ...

— Quand vous pensez... ?

— Qu'en mer, on jette les cadavres à l'eau. C'est dégueulasse. La mer est pleine de pourriture.

— ...

— La mère-mer est pleine de pourriture ! Vous êtes content, là ?

— ...

— La mère-mer engloutit, avale. La mère-mer se nourrit de cadavres.

— ...

— La mère-mer à perte de vue. La mère océane. Océanique. Titanique ! Tyrannique !

— ...

— Titanic : je coule mais ne romps pas. Non, c'est pas ça, c'est comment, déjà ? Je courbe mais ne romps pas. Non... je plie ! Je plie, oui, voilà, je plie mais ne romps pas — « plier », pourtant, je connais bien. J'ai beaucoup plié, à cause d'elle. Mon dos s'est courbé sous le poids de son... sa... son absence. Sous le poids de l'attente. L'attente continuellement déçue.

— ...

— « Demain, je vous ferai des crêpes aux pommes et du chocolat chaud... ». Tu parles ! Demain, vous serez au pain sec et à l'eau, oui.

— ...

— Je ne sais pas quel goût peut avoir l'eau de mer. Ni celle des rivières. Mais je n'oublierai jamais le goût répugnant de l'eau du lac dans lequel je me suis baignée la première fois. La seule fois de ma vie. J'ai dû avaler au moins un litre de cette eau archipolluée. J'ai failli me noyer. J'ai peur de l'eau depuis ce jour-là. Mais ça, je vous l'ai déjà raconté.

— ...

— J'ai mis du temps à comprendre pourquoi on parle d'eau « douce » quand on fait allusion à l'eau des lacs et des rivières. Pour moi, l'eau n'a absolument rien de doux. Il y a des algues, dans le fond de l'eau, elles peuvent s'enrouler autour de nos jambes comme des pieuvres, nous ligoter et nous entraîner dans les profondeurs... Il y a des poissons gluants, des sangsues, c'est dégoûtant, ouache ! Ouache, ouache ! Et puis, il y a des requins avec des dents comme des lames de rasoir... Ouille ! Dans la mer, ça. Dans la mer, c'est l'horreur, il y a de tout. La mer, c'est

la mort. Oui, oui, je l'ai dit. J'ai bien dit : « La mer, c'est la mort. »  
Oui, oui, c'est dit : la mère, pour moi, c'est la mort. Vous êtes content, là ?

— ...

— D'ailleurs, j'y pense, j'ai failli mourir une deuxième fois à cause de l'eau. En visite à la campagne, j'avais bu de l'eau dans un ruisseau contaminé. J'ai été malade comme un chien. Mon père était dans tous ses états. Pauvre papa. J'appelais ma mère. Pourtant, ça faisait longtemps, déjà, qu'elle était partie. Et moi je l'appelais ! Pauvre homme. Dépassé par les événements. Je vomissais et il pleurait en chuchotant : « Ça va aller, Marie, ça va aller, ne pleure pas, ça ira mieux demain, je te le promets. »

— ...

— Ça me rappelle la fois où notre chatte avait eu une nouvelle portée... J'avais cinq ou six ans, pas plus. Ma grand-mère ne voulait pas que nous nous « encombrions » de ces chatons-là, alors comme on n'a trouvé personne à qui les donner, elle les a tués. Le soir, quand on nous a mises au lit, il y avait de beaux chatons qui dormaient blottis contre leur mère et le lendemain, quand nous avons couru les voir, il n'y en avait plus. Elle les avait noyés dans une grande bassine, vous savez les grands récipients carrés en fer galvanisé dans lesquels autrefois on faisait bouillir le linge, dehors, l'été ? C'est la même bassine qui nous a servi de piscine, d'ailleurs, l'été qui a suivi le départ de ma mère. Enfin, « piscine », c'est un bien grand mot : on patageait un peu dedans, on remplissait d'eau un petit seau en plastique jaune et on se versait l'eau sur la tête... Mais on avait tellement peu d'espace, tellement peu d'eau qu'on en ressortait rapidement et qu'on finissait toujours par y baigner nos poupées, plutôt. Cet été-là a été terrible. Mon père restait assis pendant des heures devant un café qu'il oubliait finalement de boire.

— ...

— Je me demande comment font les gens qui vivent dans toutes ces contrées de sécheresse. Quand j'ai séjourné en Provence — vous savez, il y a deux ans, quand j'ai travaillé dans les champs de lavande ? —, il y avait pénurie d'eau. Les citernes

étaient à sec depuis des semaines. À mon arrivée, ça faisait déjà plusieurs mois qu'il n'avait pas plu, et il n'est pas tombé une seule goutte de tout l'été. Il fallait aller à la ville voisine acheter de l'eau dans des cruches. Une cruche d'eau potable coûtait quatre fois plus cher qu'une dame-jeanne de vin. C'était la première fois que j'étais confrontée à cette réalité : l'eau avait un prix. Et en manquer pouvait être un drame.

— ...

— Dans mon rêve de la nuit dernière, en tout cas, ça tombait ! Des tombes d'eau qui... des trompes, des *trom-bes* d'eau. Merde. Mer-de ! Mer-de... sang ! Mère de sang ! Comme dans « Viens, mon fils, viens, mon sang ! ». Pourquoi ce n'est pas « Viens, ma fille, viens, mon sang ! » ?

— Ça déborde, on dirait.

— Je suis submergée.

— Par... ?

— Par mon rêve.

— Et comment expliquez-vous cela ?

— C'est un rêve plein d'images puissantes, impressionnantes ! Toute cette eau avec rien d'autre à l'horizon. Toute cette eau qui s'abat encore sur l'eau. Ces quelques humains qui n'ont d'autre choix que de nager. Sans savoir si demain ils seront encore en vie, si ça aura valu la peine... La profondeur, les profondeurs insondables sous les eaux. Et moi avec mon petit tamis /

— Quel ami ?

— Pas mon ami, mon tamis !

— Ah ! Mais... C'est intéressant, ça. Parce qu'en fait, on peut quand même dire que c'était votre ami, ce petit tamis... Votre meilleur ami, dans les circonstances.

— Ce qui est le plus impressionnant, c'est moi *avec* ce tamis, cette passoire, cette myriade de trous, qui essaie de puiser l'eau, de la retenir à l'intérieur de rien, qui essaie de vider la terre de toute cette eau, qui ne sais pas davantage avec quoi je pourrais saisir l'eau que... où je pourrais la déposer pour nous en libérer. C'est un rêve terrible. Un cauchemar.



— Un cauchemar, ou simplement un mauvais rêve? Vous vous êtes réveillée en sursaut, pleine d'angoisse?

— Non, pourquoi, ça fait une différence? J'ai ouvert les yeux, j'ai entendu un bruit d'eau. Je pensais que je rêvais encore. Puis j'ai reconnu le bruit de la pluie contre les carreaux du puits de lumière. Et là, mon rêve m'est revenu. J'ai revu l'immensité d'eau. Je me suis revue avec mon épuisette... pendant que les autres s'épuisaient, pour ainsi dire. J'ai pensé que de toute évidence c'était une chance de ne pas savoir nager. Si j'avais su nager, j'aurais été obligée de le faire, probablement, comme les autres. Les autres, eux, écopaient — ah! tiens, voilà ce que je tentais de faire: je me servais du tamis comme d'une écope qu'on trouve à bord des embarcations, vous voyez, pour les vider de l'eau qui pourrait y entrer. J'essayais d'écopier la terre comme on vide une barque. Ce qui m'affolait, c'était que je voyais bien que je n'y arriverais pas. Mais on ne peut pas dire que j'étais angoissée. Je crois que d'une certaine manière, moi j'étais en sécurité, ou du moins je ne me sentais pas en danger.

— L'eau ne représentait pas une énorme, énorme menace?

— Vous savez, j'envie les gens qui ne craignent pas l'eau. Je les trouve tellement chanceux, tous ceux qui aiment l'eau! J'aimerais aimer l'eau.

— Vous êtes consciente que... vous rêvez souvent d'eau?

— Ah bon?!

— En tout cas, vous rapportez souvent des rêves dans lesquels il est beaucoup question d'eau. Vous vous rappelez le rêve avec les cascades, la descente dans les rapides, la chute dont l'eau était projetée vers le haut?

— Si je m'en souviens? Avec l'interprétation que vous en avez faite!

— Que *vous* en avez faite. Et le rêve des mares d'eau stagnante? Et celui où vous tentiez d'expliquer à quelqu'un la différence entre l'eau de source et l'eau de roche? Celui, aussi, dans lequel il y avait une nappe d'eau souterraine... et ce personnage, qui pouvait être moi, et à qui vous vouliez faire croire qu'il s'agissait d'une vraie nappe, que vous aviez cousue et brodée

vous-même puis ornée d'une guirlande de perles d'eau ? Ah ! et puis le scénario où tout le monde voulait de l'eau plate ! Il y en avait, de l'eau, là-dedans, et comment ! Et tous les rêves que vous avez faits en rentrant de Charlevoix, vous vous en souvenez ? Presque toutes les nuits, pendant des semaines. L'eau... Je serais étonné qu'il ne s'agisse pas d'un symbole important.

— Et qu'est-ce que ça veut dire ?

— Qu'est-ce que ça veut dire pour *vous* ? C'est de votre imaginaire qu'il s'agit. Votre petite mythologie personnelle et privée.

— ...

— Nous allons bientôt devoir nous arrêter.

— J'ai peur de l'eau. J'en ai une grande frayeur. J'ai dix-huit ans et j'ai encore peur de l'eau, je n'arrive pas à vaincre ma peur. Et j'envie les gens qui ne connaissent pas cette peur-là. Qui font de la voile, du surf. Qui plongent, qui entrent dans l'eau comme s'ils enfilaient un manteau. La peau des eaux. Qui nagent, qui flottent... comment dire ? comme si l'eau était une seconde peau, qui les enveloppe, les porte...

— Et *qui* jouit d'une seconde peau ? Qui est enveloppé et porté et protégé par une seconde peau ?

— ...

— Ça vous fait penser à quoi ?

— ...

— Vous pensez à quoi, en ce moment ?

— Que j'ai soif. Voilà. Et que j'ai dix-huit ans et qu'en bonne adulte que je suis, je vais devoir étancher ma soif moi-même. Parce que vous n'allez pas m'offrir un café, là, n'est-ce pas ? Mais qu'il faudra bien revenir là-dessus. Sur l'eau. Sur l'eau et tout et tout. Même si je n'en ai pas envie. Parce que je ne serai pas toujours sauvée par la cloche. Hélas.

— Bien. Ne perdez pas le fil... de l'eau, si j'ose dire. Nous poursuivrons demain.

— Si je suis encore là demain.

— Craignez-vous de disparaître... comme votre mère ?

— C'est ce...

— Ne perdez pas le fil. Nous poursuivrons *demain*.